

ÉRIC VUILLARD

Tristesse  
de la terre

Une histoire  
de Buffalo Bill Cody

RÉCIT

*un endroit où aller*

*ACTES SUD*



*à Stéphane Tiné  
et Pierre Bravo Gala*



# LE MUSÉE DE L'HOMME



LE SPECTACLE est l'origine du monde. Le tragique se tient là, immobile, dans une inactualité bizarre. Ainsi, à Chicago, lors de l'Exposition universelle de 1893 commémorant les quatre cents ans du voyage de Colomb, un stand de reliques, installé dans l'allée centrale, exposa le cadavre séché d'un nouveau-né indien. Il y eut vingt et un millions de visiteurs. On se promenait sur les balcons de bois de l'Idaho Building, on admirait les miracles de la technologie, comme cette colossale *Vénus de Milo* en chocolat à l'entrée du pavillon de l'agriculture, et puis on se payait un cornet de saucisses à dix cents. D'innombrables bâtiments avaient été construits, et cela ressemblait à une Saint-Pétersbourg de pacotille, avec ses arches, ses obélisques, son architecture de plâtre empruntée à toutes les époques et à

tous les pays. Les photos en noir et blanc que nous en avons donnent l'illusion d'une ville extraordinaire, aux palais bordés de statues et de jets d'eau, aux bassins où descendent lentement des escaliers de pierre. Pourtant, tout est faux.

Mais le clou de l'Exposition universelle, son apothéose, ce qui devait attirer le plus de spectateurs, ce furent les représentations du *Wild West Show*. Tout le monde voulait le voir. Et Charles Bristol aussi – le propriétaire du stand de reliques indiennes qui exhibait le cadavre d'enfant – voulait tout laisser là pour y aller ! Pourtant, il le connaissait ce spectacle, puisqu'au tout début de sa carrière, il avait été *manager* et costumier pour le *Wild West Show*. Mais ce n'était plus pareil, c'était à présent une énorme entreprise. Il y avait deux représentations par jour, pour dix-huit mille places. Les chevaux galopaient sur un fond de gigantesques toiles peintes. Ce n'était plus cette vague succession de rodéos et de tireurs d'élite qu'il avait connue, mais une véritable mise en scène de l'Histoire. Ainsi, pendant que l'Exposition universelle célébrait la révolution industrielle, Buffalo Bill exaltait la conquête.



Plus tard, bien plus tard, Charles Bristol avait travaillé pour la Kickapoo Indian Medicine Company, qui employait à peu près huit cents Indiens et une cinquantaine de Blancs à vendre sa camelote. Son médicament phare était le Sagwa, un mélange d'herbes et d'alcool contre les rhumatismes ou la dyspepsie. Et il semblerait que les cow-boys aient particulièrement souffert de ballonnements et de dyspepsie borborique, puisqu'un peu partout dans le pays on cherchait un remède. Enfin, Charles Bristol abandonna la vente de médicaments et entreprit de longues tournées avec sa collection d'objets d'art. Deux Indiens winnebagos, qui faisaient partie de la Medicine Company, avaient décidé de le suivre. Le musée se produisit dans le Middle West, et les petits *sketchs* qu'il présentait, où les Indiens illustraient par des danses le rôle précis de chaque objet, étaient à la fois divertissants et pédagogiques.

Fin 1890, trois ans à peine avant l'Exposition universelle, Charles Bristol avait fait équipe avec un paumé du nom de Riley Miller. Une fois Bristol acoquiné avec Riley, on ne peut plus croire la légende. Jusqu'ici, les trésors accumulés par Bristol

l'auraient été, d'après lui, grâce à ses amitiés indiennes – une longue série de petits cadeaux. Mais Riley Miller était un assassin et un voleur. Il scalpait et déshabillait les Indiens morts, il les assassinait puis il leur prenait leurs mocassins, leurs armes, leurs tuniques, leurs cheveux, tout. Hommes, femmes ou enfants. Une partie des reliques exposées par Bristol à la foire de Chicago venait de là. Plus tard, le musée historique du Nebraska achètera les collections de Charles Bristol ; et de nos jours, on trouve peut-être quelque part, dans les réserves du musée, l'enfant indien desséché de l'Exposition. On voit par là que le spectacle et les sciences de l'homme commencèrent dans les mêmes vitrines, par des curiosités recueillies sur les morts. Ainsi, de nos jours, sur les rayonnages des musées, partout dans le monde, on ne trouve rien d'autre que des dépouilles, des trophées. Et ce que nous y admirons d'objets nègres, indiens ou asiates fut dérobé sur des cadavres.

QUELLE EST L'ESSENCE  
DU SPECTACLE ?



REVENONS un petit peu en arrière, quelques années avant l'Exposition universelle de Chicago, et voyons d'un peu plus près ce formidable *Wild West Show*. Quelle puissance attractive peut donc amener chaque jour quarante mille personnes à venir voir ce spectacle ? Par quelle déclivité de leur vie fuyante glissent-elles jusqu'à la grande arène où des cavaliers galopent en hurlant dans des décors de carton ? C'est dix ans avant l'Exposition que Buffalo Bill avait mis sur pied son spectacle ; la chose s'était toutefois faite progressivement, en agrégeant, au coup par coup, des numéros les uns aux autres. Une première version ne fut sans doute rien d'autre qu'une monotone succession de rodéos, mais Buffalo Bill n'en resta pas là. Lui, l'ancien ranger monté sur scène, il allait révolutionner l'art du divertissement,

il allait en faire *quelque chose d'autre*. Alors, Buffalo Bill traîna son cirque de ville en ville, améliorant les numéros, recrutant de nouvelles vedettes ; mais, à mesure qu'il évoluait, le *Wild West Show* obtenait une autre forme de succès ; ce n'était plus seulement un cirque, ce n'était plus une troupe de saltimbanques qui montait sur les planches, non, c'était quelque chose de neuf. Pourtant, à bien y regarder, tout ça était assez décousu, une suite de petites saynètes ; et puis il n'y avait rien de très extraordinaire, pas de monstres, pas de figures horribles ; alors quoi ?

Du mouvement et de l'action. La réalité elle-même. Oui, juste des chevaux qui galopent, des batailles reconstituées, du suspense, des types qui tombent morts et se relèvent. Tout y était. Et le public venait toujours plus nombreux, applaudissant, riant, criant, tout entier captivé, fasciné ; comme si le monde avait été créé dans un roulement de tambour.

Mais la petite étincelle était encore ailleurs. L'idée centrale du *Wild West Show* était ailleurs. Il fallait stupéfier le public par une intuition de la souffrance et de la mort qui ne le quitterait plus. Il fallait le

tirer hors de lui-même, comme ces petits poissons argentés dans les épuisettes. Il fallait que devant lui des silhouettes humaines poussent un cri et s'écroulent dans une mare de sang. Il fallait de la consternation et de la terreur, de l'espoir, et une sorte de clarté, de vérité extrême jetées sur toute la vie. Oui, il fallait que les gens frémissent – le spectacle doit faire frissonner tout ce que nous savons, il nous propulse devant nous-mêmes, il nous dépouille de nos certitudes et nous brûle. Oui, le spectacle brûle, n'en déplaise à ses détracteurs. Le spectacle nous dérobe et nous ment et nous grise et nous offre le monde sous toutes ses formes. Et, parfois, la scène semble exister davantage que le monde, elle est plus présente que nos vies, plus émouvante et vraisemblable que la réalité, plus effrayante que nos cauchemars.

Et pour attirer le public, pour provoquer chez lui ce désir de venir voir toujours plus nombreux le *Wild West Show*, il fallait qu'on lui raconte une histoire, celle que des millions d'Américains d'abord, puis d'Européens avaient envie d'entendre, la seule qu'ils voulaient entendre et qu'ils entendaient déjà dans le crépitement des ampoules électriques, sans peut-être le savoir.